Document generated on 07/18/2025 1 a.m.

International Review of Community Development
Revue internationale d'action communautaire

L'isolement renversé : l'amitié dans les conditions de la modernité
Isolation reversed: friendship in modern social conditions
El aislamiento conquistado: la amistad en las condiciones de la modernidad

Josepa Cucó i Giner

Number 29 (69), Spring 1993

La solitude et l'isolement. La structuration de nouveaux liens sociaux

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1033723ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1033723ar

See table of contents

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (print)
2369-6400 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Cucó i Giner, J. (1993). L'isolement renversé : l'amitié dans les conditions de la modernité. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (29), 141–150. https://doi.org/10.7202/1033723ar

Article abstract

This article highlights the social implications of friendship in the context of developed societies. The author initially discusses the predominant view of modern friendship as a personal relationship that is voluntary and private. She briefly examines the development and models associated with this view in time and space, criticizing its foundations and noting its shortcomings. She goes on to emphasize the relations between friendship and the social dynamic. An overview of Spanish studies on this topic then serves to reintegrate friendly interaction within broader social processes, and to accentuate the effects of this type of relationship at the collective level.

Tous droits réservés © Lien social et Politiques, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'isolement renversé : l'amitié dans les conditions de la modernité

Josepa Cucó i Giner

L'intensification du processus d'industrialisation et d'urbanisation a provoqué dans les sociétés occidentales une profonde restructuration des rapports sociaux dont l'un des aspects les plus visibles est la multiplication des situations d'isolement, évidentes principalement dans les grandes villes. Le lien entre l'isolement et la ville paraît tellement étroit que le premier est presque considéré comme un mode de vie typiquement urbain. Compris comme une condition sociale relative et généralement transitoire, ce mode d'existence semble se distinguer surtout par son « manque de rapports sociaux significatifs » (Hannerz, 1983 : 322), et il atteint particulièrement certains collectifs sociaux, tels que les personnes âgées, les divorcés ou les immigrants.

Sous cet angle, l'isolement se manifeste comme le corollaire logique du paradigme urbain énoncé, voilà quelques décennies, par l'École de Chicago, selon lequel la ville est un « milieu pathologique » (Press et Smith, 1980 : 4) où prédominent les rapports impersonnels, superficiels, transitoires et fragmentés. Il faut remarquer toutefois que l'isolement n'est plus l'apanage des villes et que dernièrement il est apparu dans des milieux ruraux, où il touche notamment les personnes âgées dont les enfants ont émigré.

Or, les processus sociaux ont rarement une seule face et vont rarement dans un seul sens. Celui-ci donne lieu aussi à des phénomènes parallèles qui intensifient des rapports sociaux relégués à un lieu secondaire dans l'analyse urbaine traditionnelle. En effet, comme Gulick (1973) le souligne, les gens qui, dans les villes, entretiennent des rapports impersonnels, rationnels et orientés vers un but concret font aussi partie d'un vaste réseau de relations personnelles et d'orientations multiples, avec des amis, des parents et des voisins.

Plusieurs recherches réalisées en Europe dans les dernières décennies ont confirmé la portée et l'étendue de ce phénomène. D'un côté, comme Mitterauer et Sieder (1982) l'ont démontré, les contacts fréquents entre le couple des grands-parents et les familles de leurs enfants mariés ayant une résidence à part entraîne, dans les sociétés urbaines, le développement d'une « intimité à distance », notion appliquée au réseau de relations qui unit généralement les parents les plus proches (le père, la mère, les enfants, les frères et les sœurs). Une étude récente sur le Pays valencien[1] (García Ferrando, 1992 : 167-168) prouve

que l'intimité à distance constitue une norme relationnelle soigneusement bâtie et entretenue. La proximité des domiciles familiaux fait partie d'une stratégie qui facilite et assure la continuité des relations nouées avant l'éclatement de la famille nucléaire, qui se distinguent d'ailleurs par la fréquence élevée des contacts (trois Valenciens sur quatre habitant leur propre maison voient leurs parents les plus proches au moins une fois par semaine).

De plus, le cas mentionné, malgré sa spécificité, nous montre un aspect de la restructuration moderne des rapports sociaux que nous connaissons moins bien : l'intensité des liens de parenté est comparable à la force des liens que l'on maintient avec les amis. Une grande partie de la population valencienne adulte, non seulement admet avoir beaucoup ou assez d'amis (77 %), mais, chose plus significative, habite près d'eux (83 %) et maintient avec eux des contacts un peu plus fréquents qu'avec ses parents les plus proches. L'équivalence entre les normes parentales et amicales de relations et de vie en commun semble être presque totale. Un seul élément les distingue : l'espace où se passent les contacts. Tandis que les relations avec les parents ont lieu principalement dans le milieu domestique, les relations avec les amis sont établies pour la plupart hors de la maison, dans les rues et les lieux publics. Cela fait ressortir la complémentarité différenciée de ces structures relationnelles qui révèlent une force semblable. Si la première est appelée « intimité à distance », on pourrait bien nommer la deuxième « intimité en public » (Cucó, 1992b, 1992c).

Si nous laissons de côté certaines de ses spécificités, l'exemple précédent tend à montrer que, dans le contexte de modernité actuel, les relations de parenté et d'amitié ont une importance autrefois insoupçonnée. Mais il ne faut pas s'y méprendre : en général, la connaissance que nous avons de ces deux types de relations est assez inégale. Malgré les efforts déployés au cours des dernières décennies dans plusieurs disciplines sociales — l'anthropologie sociale, la sociologie et, à une moindre échelle, l'histoire — nous connaissons assez peu l'amitié dans les sociétés développées. Nous, les occidentaux, nous parlons fréquemment de l'amitié, mais nous l'étudions rarement. Nous l'idéalisons jusqu'à en faire un objectif chèrement recherché et un bien jalousement gardé une fois qu'il est obtenu. « Qui a un ami, a un trésor », dit l'adage populaire. Mais nous ignorons le rôle qu'elle joue dans la dynamique de la modernité. Nous ne savons même pas situer exactement le phénomène de l'amitié à l'intérieur de la structure sociale contemporaine.

L'objectif de cet article est d'examiner en profondeur la signification et les implications sociales de l'amitié dans les sociétés occidentales modernes. Le travail est articulé en deux temps. Nous commencerons par examiner l'approche la plus répandue actuellement, où l'amitié est définie avant tout comme une relation personnelle, volontaire et privée. Nous explorerons sommairement ses modèles et développements dans le temps et dans l'espace, et nous analyserons les bases sur lesquelles elle est fondée. Le repérage de ses manques servira d'amorce à la deuxième partie, où nous voudrions mettre en relief le rapport étroit qui existe entre l'amitié et la dynamique sociale. Un survol des études anthropologiques faites en Espagne sur le sujet nous permettra de réinscrire l'interaction amicale dans les processus sociaux plus larges qui se déroulent au sein des sociétés développées et de faire ressortir les conséquences qu'entraîne ce type de relation au niveau collectif.

L'amitié occidentale : vertu personnelle et jouissance privée

Malgré l'hétérogénéité des perspectives et le manque relatif d'études, la recherche a produit une image de l'amitié qui mérite d'être qualifiée de compacte, car elle imprègne les différentes visions au point que celles-ci se complètent de manière cohérente. Il s'agit en outre d'une image convenablement liée aux transformations survenues à l'intérieur de la société, aux niveaux macro- et micro-structurel.

On constate ainsi une unanimité manifeste dans la définition de l'amitié moderne. Trois carac-

téristiques essentielles et interconnectées lui sont prêtées : c'est une relation *personnelle, privée et volontaire* (voir entre autres Lazarsfeld et Merton, 1954 ; Cohen, 1961 ; Adams, 1967 ; Litwak et Szelnyi, 1969 ; Paine, 1969 et 1975 ; McCall, 1970 ; Bell, 1985 ; Jerrome, 1984 ; Willmott, 1987 ; Allan, 1989 ; Giddens, 1991). Ces traits, non seulement mettent en relief la liberté de l'individu — face aux intrusions et contraintes provenant de l'extérieur — au moment d'établir des rapports amicaux, mais ils permettent de découvrir la spécificité de l'amitié occidentale en l'opposant à d'autres types de relations primaires telles que la parenté, ou à l'amitié qui se développe dans d'autres sociétés.

En effet, on souligne, d'une part, que dans notre société l'amitié est une relation personnelle et privée, dont la marque distinctive est « le haut degré d'autonomie que l'on attribue à une personne, dans la mesure où elle maîtrise la relation, soit pour l'entamer, soit pour la rompre » (Paine, 1969 : 512-513). En même temps, c'est une relation volontaire, car les partenaires sont librement choisis à partir d'un éventail de possibilités relativement large. En somme, l'amitié se définit par quelques attributs qui sont plus internes qu'externes, et devient l'un des types caractéristiques de la « relation pure » (« pure relationship ») : comme Giddens (1991 : 89) le fait remarquer, une telle relation se distingue précisément par le fait qu'elle n'est pas être « ancrée dans les contraintes externes de la vie sociale ou économique ».

Par ailleurs, en mettant l'accent sur ce triple caractère de l'amitié, on distingue cette relation, en premier lieu, des liens de parenté : tandis que les éléments fondamentaux de ces derniers sont, outre l'affection, le sentiment de devoir et l'impossibilité de dissoudre le lien, dans l'amitié les sentiments d'union sont volontairement et réciproquement considérés de façon indépendante (Adams, 1967 ; Giddens, 1991 : 90). En deuxième lieu et en même temps, on identifie l'amitié moderne occidentale en l'opposant à celle qui se développe dans d'autres sociétés plus particularistes, où elle se trouve institutionnalisée par des formes ritualisées de relations interpersonnelles : fraternités de sang, « meilleur ami », compérage, etc. (Eisenstadt, 1956 ; Pitt-Rivers, 1968 ; Boissevain, 1974), ou à travers les systèmes de classes d'âge (Bernardi, 1985). Par contre, dans les sociétés développées, l'amitié apparaît comme une « institution non institutionnalisée » (Paine, 1969 : 514), qui a lieu hors des relations socio-structurelles (Brisset et Oldemburg, 1982 : 328) ; elle « flotte librement », car elle n'a pas été incorporée à la trame institutionnelle de la société (Allan, 1989 : 17). Pitt-Rivers (1968) et Wolf (1966) avaient souligné, voilà quelques années déjà, que dans les sociétés plus complexes l'amitié est une « relation résiduelle », « supplémentaire ou interstitielle ».

Cette manière de conceptualiser l'amitié et de la situer — ou plutôt de ne pas le faire — à l'intérieur de la structure sociale moderne n'est pas sans conséquences : une bonne partie de la littérature spécialisée examine cette relation de manière isolée, en la séparant des vastes processus qui traversent et transforment la société. Cette tendance est plus manifeste dans certaines disciplines, comme la sociologie, que dans d'autres, telle que l'anthropologie sociale (Allan, 1989 : 8). Il en va de même pour certains champs d'étude, où l'on remarque dans les dernières années un intérêt renouvelé pour l'amitié au moment d'analyser des sujets tels que le troisième âge, le chômage, le divorce ou l'économie informelle ; la raison de cet intérêt est probablement le fait que l'amitié implique une norme relationnelle intégrative qui combat ou diminue efficacement les conséquences perturbatrices et l'isolement social que les phénomènes et les contextes susmentionnés provoquent chez les individus.

Certains auteurs, peu nombreux, critiquent la vision dominante de l'amitié moderne en tant que relation à la fois « isolée » d'autres processus sociaux et à caractère « psychologique » (fournissant essentiellement un support psychologique aux individus), et essayent de la réinscrire dans la structure sociale ; mais au moment d'analyser son rôle à l'intérieur de la société, ils limitent ses effets à la sphère personnelle des individus (Bell, 1985 ; Allan, 1989 ; Wellman, 1992). Dans cette approche, l'amitié moderne se présente séparée des grands processus sociaux ; elle est influencée par eux, répond à leur logique, mais elle n'y agit pas. Elle est essentiellement un support individuel ou microsocial.

Tout au plus on affirme, comme Giddens (1991 : 81-83), que dans des conditions de modernité avancée l'amitié peut devenir un « secteur de style de vie » (« lifestyle sector ») : « un secteur de style de vie est en quelque sorte une tranche de l'ensemble des activités de l'individu, dans un ensemble raisonnablement cohérent et ordonné de pratiques adoptées et mises en œuvre [...] Un secteur de style de vie peut être, par exemple, ce que l'on fait certains soirs de la semaine, ou le week-end, par opposition à d'autres parties de la semaine ; une amitié ou un ménage peuvent être des secteurs de style de

vie dans la mesure où ils sont intégrés par des modes spécifiques de comportement choisis dans l'espace et dans le temps ».

Dans une perspective diachronique, les traits distinctifs de l'amitié apparaissent comme le résultat d'un processus complexe dont les origines se confondent avec le début de la modernité. Ce processus n'a influencé de la même façon ni l'ensemble des sociétés occidentales ni les différents collectifs qui en font partie.

En effet, c'est au dix-neuvième siècle — dans le sillage des trois grandes innovations que sont la dislocation de l'ancien système d'économie domestique, la disparition des révoltes populaires, lentement remplacées par l'action moderne et masculine du syndicat ou de la coopérative, et surtout l'apparition d'un nouvel attribut dont bénéficient seulement les hommes, le droit de vote — qu'a surgi et s'est affermi un nouveau modèle de sociabilité « séparé » qui encadre les rapports d'amitié. Agulhon (1988 : 53) fait bien voir que ces innovations, en faisant irruption dans la vie quotidienne des peuples, rendent plus nette la vieille séparation entre les sexes, qui prend ses modalités les plus classiques, illustrées par ce portrait : « d'une part, la femme, de plus en plus liée à la maison (à la sociabilité diurne de la place, la fontaine ou le lavoir), de moins en moins intéressée à la chose publique ; de l'autre, l'homme, travailleur agricole pendant le jour et habitué de l'oisiveté politisée du Cercle ou du Café pendant les soirées ».

La connaissance des bases sur lesquelles se fondaient la sociabilité et donc les relations amicales au siècle dernier — la séparation des sexes et des sphères d'activité, la publique revenant aux hommes, la privée aux femmes, et l'amitié comme phénomène se développant surtout hors du foyer — a été élargie par de nombreuses recherches (voir par exemple la bibliographie citée par Wellman, 1992 : 76-78). Mais l'amitié décrite par ces études n'est pas une image du passé. Au contraire, dans la deuxième moitié du vingtième siècle, ce modèle est encore en vigueur dans la « classe ouvrière traditionnelle » (Allan, 1989 : 131) et dans beaucoup de communautés du sud de l'Europe méditerranéenne (voir à ce sujet l'abondante bibliographie citée par Uhl, 1991 : 91).

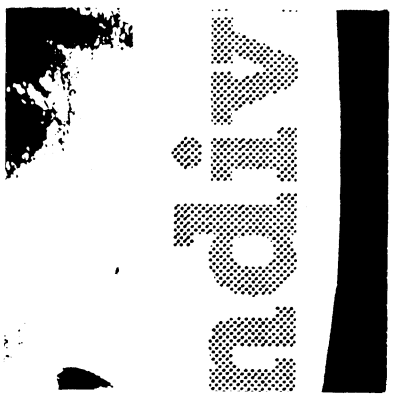
Néanmoins, ce modèle semble être en crise depuis les dernières décennies, et il est complètement ou partiellement remplacé par un autre : au fur et à mesure que les conditions sociales et économiques du monde occidental changent, le modèle amical caractéristique de la classe moyenne se renforce et se répand. Les paramètres particuliers de ce modèle se distinguent par un déplacement des relations amicales vers le milieu domestique, ce qui entraîne une cassure relative de la séparation traditionnelle par sexes dans la sociabilité, et même une certaine « féminisation » de l'amitié masculine (Wellman, 1992 : 101).

Les nouvelles conditions de logement, une plus grande mobilité géographique et sociale, la hausse du niveau de vie, l'évolution des conditions de travail et des normes de relations conjugales sont des facteurs qui contribuent à transformer les paramètres sur lesquels s'appuie la sociabilité actuelle. Et ce n'est pas seulement la « nouvelle » classe ouvrière qui adopte le modèle d'amitié de la classe moyenne (Allan, 1989 : 142-149), mais la classe ouvrière dans son ensemble, comme Willmot (1987) et Garret (1989) l'ont montré. Cette transformation se manifeste dans les faits suivants : aujourd'hui, la sociabilité primaire de la classe ouvrière est moins centrée sur la parenté, on accueille de plus en plus d'amis dans l'intimité de la maison, et la séparation hommes-femmes dans l'amitié diminue. À cet égard, Willmot (1987) affirme qu'un « principe de diffusion par couches » est en train d'opérer dans l'amitié : les styles d'amitié autrefois exclusifs aux classes aisées présentent maintenant une diffusion descendante à l'intérieur du système de classes.

Par ailleurs, certaines études montrent que ce style d'amitié — qui varie grandement selon le contexte culturel où il se développe[2] — commence à pénétrer avec une certaine force dans des sociétés et (ou) des communautés locales où domine encore le modèle traditionnel séparé de l'amitié. S. Uhl (1987 : 308), analysant un village de l'Andalousie (Espagne), note que « ce [nouveau modèle] d'amitié ne prédomine pas dans l'ensemble de la communauté ; il semble plutôt caractériser des petits groupes de couples. Toutefois leur comportement, considéré comme outrancier et légèrement suspect, ne passe pas inaperçu ». Mais dans ce cas, la tendance à adopter un modèle d'amitié non séparé n'implique pas sa réclu-

sion dans le milieu domestique ; au contraire, comme au Pays valencien, l'amitié continue à se développer de préférence dans les lieux publics.

En somme, d'après les études réalisées jusqu'à présent, les classes sociales défavorisées, tout comme les sociétés occidentales moins développées, sont en train de se conformer — à des rythmes différents et avec des variations notables — au style d'amitié de la classe moyenne. Ce modèle semble même être devenu hégémonique dans les pays plus riches de l'Amérique du Nord (Wellman, 1992).



Amitié et dynamique sociale

Nous avons déjà vu comment, dans le contexte actuel de restructuration des rapports sociaux, l'amitié subit un processus de redéfinition. Elle présente des traits spécifiques qui la rendent singulière, et ces traits sont continuellement remodelés par la structure sociale et économique, toujours variable.

L'amitié, en fournissant de l'aide émotionnelle et matérielle, des services et de l'information, agit comme un soutien pour les individus et, fait plus important, dans sa version classique, elle s'étend sélectivement et principalement vers la sphère intime et privée.

Mais dans son long processus de changement, l'interaction amicale semble avoir perdu une qualité qu'elle présentait auparavant : sa capacité de pénétrer et d'influencer les processus et les événements de la vie publique. Ce manque pose des problèmes, parce qu'en mettant en relief la seule dimension privée de l'amitié, on commet une négligence impardonnable. On oublie que l'interaction sociale que suppose ce type concret de sociabilité touche non seulement les individus et les processus micro-sociaux, mais encore d'autres éléments et processus d'une portée beaucoup plus vaste. Son rayon d'action ne peut pas être limité à la sphère privée, car l'amitié intervient de manière effective dans les événements collectifs qui se développent spécialement dans la sphère publique.

À mon avis, la vision dominante et relativement compacte qui a cours à propos de l'amitié occidentale répond à un modèle idéal d'inspiration wébérienne selon lequel la sphère publique est un domaine exempt de la contamination du particulier (tribalisme, népotisme, favoritisme) et régi par des critères de rationalité et d'universalité. Et ce modèle idéal, très valorisé dans la société moderne et développée, est une valeur culturelle qui conditionne l'image que l'on donne de l'amitié.

Wellman (1992 : 104) rappelle ironiquement à ses collègues nord-américains que « dans d'autres parties du monde moins aisées, les amis ne font pas que s'embrasser [...] En Europe de l'Est, les amis servent à la survie économique, politique et sociale [...] Même dans un pays plus riche comme la Grande-Bretagne, les gens accordent autant d'importance à l'information et aux services que rendent les amis qu'à leur estime et à leur affection ».

C'est précisément cette dimension négligée de l'amitié que je prétends mettre en évidence, en faisant appel à une synthèse des études anthropologiques réalisées en Espagne. Malgré leur diversité, toutes soulignent la dimension publique et collective de l'amitié.

D'un point de vue analytique, l'amitié a sur la vie collective espagnole un triple impact que j'appellerai « communautaire », « associatif » et « identitaire », caractéristiques qu'il est impossible de séparer dans la pratique parce qu'elles renvoient les unes aux autres.

Quand je me réfère à l'impact « communautaire », je mets l'accent sur deux aspects. D'une part, la contribution de l'amitié à la vie collective se limite fréquemment aux communautés locales, où l'amitié joue un rôle éminemment cohésif, soit de manière diffuse, soit à travers l'une de ses principales modalités groupales, les bandes d'amis (*cuadrillas*)[3]. D'autre part, ces dernières apparaissent fréquemment comme les promotrices d'associations volontaires qui expriment de façon organisée, publique et collective les efforts et les intérêts d'une partie de la citoyenneté (c'est l'impact « associatif »). Enfin, il faut constater le rôle décisif que les rapports amicaux jouent dans le processus complexe et subtil qui est à l'origine des identités collectives (c'est l'impact « identitaire »).

La dynamique communautaire

D. Gilmore a fait date dans les études sur l'amitié en Espagne. Son article sur Fuenmayor, en Andalousie (1975), montre comment l'amitié agit en fait pour amortir l'aliénation individuelle dans une communauté atomisée où il n'existe pas de rapports

binaires alternatifs (le patronage ou la parenté fictive). Dans ce contexte, l'amitié agit à deux niveaux : d'une part, en tant que « rapport polymorphe et polyvalent », l'amitié est utilisée à tous les niveaux d'interaction communautaire (groupal, familial et individuel) pour former des coalitions avec différents partenaires. D'autre part l'amitié, comme « idéal éthique et de conduite », régit et guide toutes les interactions sociales, symétriques et routinières, qui se développent dans le village. L'amitié agit ainsi comme « une espèce de ciment social et dynamique » et elle suppose « un mécanisme de contrôle social » qui restreint les comportements transgressifs entre pairs sociaux dans les rencontres et les contextes publics.

Dans d'autres régions de l'Espagne (le Pays basque, l'Aragon et le Pays valencien), cette qualité cohésive de l'amitié est évidente dans le rôle que jouent les *cuadrillas* dans les fêtes locales qui exaltent périodiquement et de façon rituelle l'identité de l'ensemble de la communauté.

L. Segura (1987 : 194 et suiv.) montre comment les *cuadrillas* sont les indispensables protagonistes des rituels de percussion durant la semaine sainte à Teruel, en Aragon. Le jeu presque ininterrompu des tambours et des grosses caisses pendant les jours où culmine la fête suit ses propres règles, dont la plus importante est que « personne ne peut jouer tout seul » : il faut s'intégrer à une *cuadrilla*. Ainsi, durant la Semaine sainte, tandis que se déroule le bruyant rituel de percussion des tambours, un pont est jeté « entre la personne et la communauté, à travers la *cuadrilla* », et « le vécu des membres de la *cuadrilla* qui est en train de jouer devient un miroir où se reflète le sentiment communautaire partagé par tous les voisins ».

Le dimanche de Pâques, à la faveur d'une autre célébration, les communautés locales s'expriment aussi à travers ces groupes d'amis. R. Ortegui (1990 : 82) rapporte que ce jour-là, dans les villages de Teruel, « l'identité qui soude la population célibataire se manifeste à travers la célébration typique d'un déjeuner ou d'un goûter à la campagne ».

Dans le Pays valencien, Pâques revêt une dimension inusitée : c'est par excellence la fête des *cuadrillas*, et elle dure trois jours au lieu d'un. Presque tous les habitants de chaque localité, jeunes et moins jeunes, célibataires et mariés, s'organisent en grandes *cuadrillas* composées d'hommes et de femmes et occupent pacifiquement le territoire municipal, se dispersant dans des espaces fixés par la coutume. Chaque jour, les groupes d'amis partagent le même territoire : la fontaine, l'ermitage, des parties de la campagne, la plage, sans se mélanger ni se confondre. Des bandes de pères et de fils deviennent momentanément des voisins qui mènent des vies parallèles : ils mangent, s'enivrent, et les plus jeunes s'initient aux premiers jeux amoureux.

Les *cuadrillas* deviennent aussi les protagonistes des fêtes locales, à travers les *peñas* (cercles d'amis), qui doivent être comprises comme une extension des *cuadrillas*[4]. À travers l'Espagne, au Pays basque, en Aragon et au Pays valencien, il existe des types de *peñas* assez divers. Elles diffèrent notamment par le degré de formalité ; en outre, certaines intègrent des ménages, d'autres non (Rivas, 1986 ; Segura, 1987 ; Otegui, 1990 ; Homobono, 1990 ; Ariño, 1990). De toute manière, quand les groupes d'amis président une célébration rituelle à travers les *peñas*, la fête est imprégnée par l'arôme spécial de l'amitié, et il n'y a place ni pour les hiérarchies ni pour les distinctions ; les rituels profanes foisonnent et rares sont les rituels religieux. En somme, il s'agit d'une atmosphère moins solennelle et moins rigide que celle qui semble prédominer dans d'autres commémorations où l'amitié n'est pas la protagoniste.

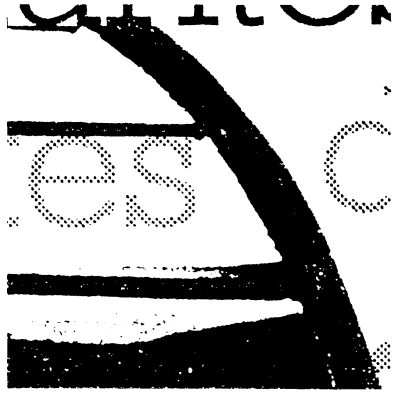
La dynamique associative

Il est évident que les fêtes constituent une excellente occasion pour que les rapports amicaux se cristallisent dans des associations volontaires à caractère plus ou moins formel (telles les *peñas*). Comme intermédiaires entre ces dernières et d'autres organisations volontaires basées sur l'amitié et dont les objectifs ne sont pas strictement en rapport avec la fête, il faut inclure les corporations bibliques de Puente Genil (Andalousie). Tout comme les confréries et fraternités andalouses de la semaine sainte, ce sont des associations de type religieux, destinées à vénérer, à célébrer et à ritualiser les étapes de la Passion. Cependant, par l'origine et le caractère exclusif de l'affiliation, elles se distinguent nettement des autres associations. Barrera (1990) note que, malgré l'évolution de beaucoup de corporations vers des

formes plus institutionnalisées et plus formalisées, il est possible encore de détecter leur origine habituelle : les *cuadrillas* d'amis de l'adolescence, qui se rencontraient pendant la fête pour s'amuser.

Mais les groupes d'amis apparaissent aussi comme les promoteurs d'autres types d'associations. Au Pays basque, par exemple, sur la base des *cuadrillas,* diverses organisations volontaires se sont constituées, avec un degré variable de formalisation (Arpal, 1985 ; Gurruchaga, 1985 ; Homobono, 1985 et 1990 ; Pérez Agote, 1987 ; Ramírez Goicoechea, 1984 et 1985). D'un côté, les « sociétés gastronomiques » ne font que reproduire, à un niveau plus formel, les traits essentiels de la *cuadrilla* d'amis (Homobono, 1990 : 12-13). Les « sociétés populaires », pour leur part, veulent cultiver l'oisiveté, l'un des produits de la modernité, sous toutes ses formes ; mais leur vie interne est aussi profondément marquée par les *cuadrillas,* qui continuent à y fonctionner comme sous-groupes. Ces sociétés se distinguent « par un haut degré de participation populaire, facilitée par une faible structuration des rapports et des activités, par le manque de formalité au niveau des relations personnelles, par la familiarité et par la confiance » (Ramírez Goicoechea, 1985 : 120-121).

La marque des *cuadrillas* dans le monde associatif du Pays valencien a beaucoup de ressemblances avec ce que l'on observe au Pays basque. En général, on constate que ces groupes amicaux sont un élément dynamisant du tissu associatif, pour deux raisons principales : premièrement, le fait d'être intégré à une *cuadrilla* suppose un facteur stable et actif d'affiliation à tous les types d'associations existantes dans l'actualité ; deuxièmement, les *cuadrillas* sont une source inépuisable de leaders pour les associations volontaires (Cucó, 1990a, 1990b, 1991, 1992a, 1992c).



La dynamique identitaire

L'amitié, de par sa cristallisation dans des *cuadrillas* d'amis, a un grand potentiel pour générer ou transmettre des identités collectives plus larges que celles qui se limitent au groupe d'amis, et sans doute cet aspect nouveau de l'amitié est-il en rapport étroit avec les dynamiques exposées jusqu'ici.

En effet, dans la mesure où les *cuadrillas* participent au rituel de la fête dans les moments et célébrations qui contribuent le plus à la définition et à la reproduction de l'identité locale (fêtes patronales, carnaval, « romerías », etc.), elles dépassent leur condition de groupes segmentaires en devenant les « protagonistes emblématiques de la construction du " nous " communautaire » (Homobono, 1990 : 18).

Cependant, ce potentiel de génération et (ou) de transmission d'une identité semble inéluctablement s'épuiser dans le contexte local (Cucó, 1992d). Les groupes d'amis ne sont devenus de véritables facteurs de la dynamique ethnique, en traversant les barrières de la communauté locale, qu'au Pays basque, et à un moment historique donné (les années soixante). À travers cet exemple exceptionnel, les *cuadrillas,* considérées comme l'unité sociale de base en dehors de la sphère familiale, apparaissent comme des « mécanismes de réception, de recréation et de formulation de contenus de revitalisation ethnique » (Ramírez Goicoechea, 1984 : 220). Tantôt seules, tantôt à travers les associations volontaires dans lesquelles elles sont intégrées, les *cuadrillas* semblent avoir récemment joué un rôle fondamental dans le renforcement et la diffusion de la conscience basque.

Conclusion

Dans les sociétés industrielles, l'amitié est un rapport interpersonnel et extra-domestique, qui se distingue par le fait qu'il s'amorce et se termine de manière personnelle et volontaire, et se développe sur une base contractuelle plutôt qu'en s'appuyant sur des droits, des devoirs et des obligations institués (Brisset et Oldemburg, 1982 : 327 ; Mattews, 1986 : 158 ; Uhl, 1987 : 12-13). Ce fait n'implique pas que les rapports amicaux flottent librement à l'intérieur des sociétés. Au contraire, l'amitié, en tant que rapport socialement et culturellement modelé, s'organise dans une région ou dans un « espace social » (Allan, 1989 : 34) de liberté relative, limitée par un ensemble complexe de facteurs matériels et sociaux — situation sociale, sexe, occupation, âge, etc. — qui ont un impact autant sur les occasions qu'ont les individus de développer leur sociabilité et de se faire des amis que sur les contenus des relations.

De ce fait résulte probablement le caractère polymorphe et dynamique de l'amitié occidentale. Le rapport amical varie ainsi sensiblement d'un contexte social

à l'autre, et il prend même, à l'intérieur de chaque contexte, des formes aussi différentes que le rapport binaire entre « amis intimes », le rapport fraternel mais plus impersonnel entre collègues (*mates*) ou le rapport de groupe plus ou moins formalisé des *cuadrillas* d'amis, « bandes » ou « cliques ». Il s'agit en plus d'un rapport dynamique, parce que les amitiés changent et évoluent dans le temps, au même rythme que les conditions qui modèlent la vie et limitent l'espace social des personnes.

Enfin, c'est un rapport « all purpose » (Gilmore, 1975), qui sert à tout, et ce caractère « tout terrain » de l'amitié moderne a plus de conséquences qu'on l'aurait cru. D'une part, l'amitié accueille, accompagne et protège les individus une fois qu'ils ont traversé le seuil de l'enfance et quittent la maison. À partir de ce moment, les dimensions instrumentale et expressive de l'amitié sont intriquées de telle manière qu'il est presque impossible de les séparer : les amis, sous leurs différentes modalités, non seulement escortent les individus tout le long de leur cycle de vie, en leur tenant compagnie, en leur donnant du support émotionnel et en contribuant efficacement à la construction de leur identité personnelle et sociale, mais aussi les aident à faire face aux problèmes et aux moments critiques de la vie quotidienne qui entraînent souvent la rupture et l'isolement.

L'amitié a en plus d'autres effets sociaux, plus structuraux, dus en partie à l'estime sociale dont elle bénéficie. Gilmore (1975 : 322) écrit que la valeur culturelle attribuée à l'amitié « élève ce rapport simple au domaine de l'idéologie ». Cette exaltation a des conséquences importantes au niveau de la dynamique réelle de la société. En effet, en tant que rapport personnel, l'amitié permet d'avoir une connaissance profonde et intime des personnes, elle entraîne la confiance et la responsabilité réciproques (Du Bois, 1975 : 18) ; en tant qu'idéologie, elle détermine « un ensemble d'idéaux de personnalité qui sont intériorisés comme aspects de l'image que chaque personne se fait d'elle-même » (Gilmore, 1975). Quand ces idéaux entrent dans le contexte de rapports plus larges, formalisés et anonymes, la connaissance des personnes dérivée de l'amitié et l'amitié comme idéologie agissent ensemble pour dessiner une carte cognitive qui permet de s'orienter plus facilement. Ce qui est connu, les amis, sert alors à s'introduire dans l'inconnu et à l'apprivoiser. De cette façon, l'amitié imprègne ou peut imprégner les différentes organisations publiques de la société. Dans ce cas, comme le démontrent certaines études, l'amitié se manifeste comme une excellente voie pour trouver du travail dans le marché agricole (Cucó, 1982 : 272 et suiv.) ou pour former des groupes de pression ou de direction dans la vie politique ou académique (Lomnitz, 1987).

Bien que ces exemples se réfèrent à un secteur marginal de l'économie occidentale (l'agriculture) ou à un pays en voie de développement (le Mexique), cela ne signifie pas que le processus ne se produise pas dans d'autres dimensions de la vie politique et économique des sociétés plus industrialisées (Eisenstadt et Roniger, 1984).

Même si ce schéma d'interprétation peut avoir une validité générale dans le contexte des sociétés développées — telle est mon hypothèse de travail —, il n'en découle pas que les effets structuraux de l'amitié sont partout identiques : de même que les formes d'amitié permettent et facilitent différentes structures socio-culturelles, les implications collectives de ces rapports varient elles aussi. Le cas des *cuadrillas,* en Espagne, en est un bon exemple. Il faut saisir leur influence pour comprendre les dynamiques communautaire, associative et identitaire de plusieurs villages et régions.

Josepa Cucó i Giner
Département de sociologie et d'anthropologie sociale
Université de Valence

Notes

1 Le Pays valencien constitue une région autonome à l'intérieur de la mosaïque actuelle de l'Espagne des autonomies.

2 À mon avis, la variation la plus importante a trait à la non-domestication de l'amitié, laquelle se développe encore en grande partie dans les lieux publics, comme on l'a vu pour le cas valencien cité plus haut.

3 Les *cuadrillas* constituent la cristallisation groupale des rapports interpersonnels volontaires situés dans une structure spatio-temporelle concrète. Leurs membres semblent unis par des sentiments communs d'amitié et de loyauté et par des principes normatifs qui ne se trouvent clairement formalisés que dans certains contextes ; ils sont interdépendants quant à leurs besoins, à leurs objectifs et à leurs affinités. Dans une perspective dynamique, les bandes doivent être con-

sidérées comme des groupes d'âge et de sexe dans lesquels le cycle de vie d'un individu est marqué.

[4] Une différence subtile sépare la *cuadrilla* de la *peña*. L. Segura (1987 : 161) fait remarquer que la première « est une fin en soi et se trouve constamment présente dans la vie des amis », tandis que « la finalité de l'association de *cuadrillas* qui partagent une *peña* n'est autre que de disposer et de jouir d'un espace (d'un local) pour être à l'aise ».

Bibliographie

ADAMS, B. N. 1967. « Interaction Theory and the Social Network », *Sociometry*, 30 : 50-59.

AGULHON, M. 1988. « Les chambrées dans la Basse Provence », dans *Histoire vagabonde. I. Ethnologie et politique dans la France contemporaine*. Paris, Gallimard : 17-59.

ALLAN, G. 1989. *Friendship: Developing a Social Perspective*. Londres et New York, Harvester Wheatsheaf.

ARIÑO, A. 1990. « Asociacionismo festivo contemporáneo en el País Valenciano », dans CUCÓ et PUJADAS.

ARPAL, J. 1985. « Solidarités élémentaires et organisations collectives au Pays basque », dans BIDART : 129-154.

BARRERA, A. 1990. « Rituales colectivos, sociabilidad e identidad en Puente Genil (Córdoba) », dans CUCÓ et PUJADAS : 187-198.

BELL, R. R. 1985. *Worlds of Friendship*. Beverly Hills et Londres, Sage Publications.

BERNARDI, B. 1985. *Age Class Systems. Social Institutions and Politics Based on Age*. Cambridge, Cambride University Press.

BIDART, P., éd. 1985. *Processus sociaux, idéologies et pratiques culturelles dans la société basque*. Pau, Université de Pau et des Pays d'Adours.

BOISSEVAIN, J. 1974. *Friends of Friends*. Oxford, Blackwell.

BRISSET, D., et R. OLDEMBURG. 1982. « Friendship: An Exploration in Appreciation of Ambiguity », *Psychiatry*, 45 : 325-335.

COHEN, Y. A. 1961. « Pattern of Friendship » dans Y. A. COHEN, éd. *Social Structure and Personality*. New York, Holt, Rinehart and Winston : 351-386.

CUCÓ, J. 1982. *La Tierra como motivo. Propietarios y jornaleros en dos pueblos valencianos*. Valencia, Edicions Alfons el Magnànim.

CUCÓ, J. 1990a. « Asociaciones y cuadrillas : Un primer avance al análisis de la sociabilidad formal valenciana », dans CUCÓ et PUJADAS : 218-231.

CUCÓ, J. 1990b. *El Entramado formal de la sociedad civil. Reflexiones sobre el caso valenciano*. V Congreso de Antropoligía española, Granada, 9-13 décembre (inédit).

CUCÓ, J. 1991. *El Quotidià ignorat. La trama associativa valenciana*. Valencia, Edicions Alfons el Magnànim.

CUCÓ, J. 1992a. « La vida asociativa », dans GARCIA FERRANDO, 1992b : 241-286.

CUCÓ, J. 1992b. « La intimidad en público : Amigos y cuadrillas en España », dans VVAA. *Homenaje al Profesor C. Lisón*. Madrid, CIS (sous presse).

CUCÓ, J. 1992c. « Familia, amistad y cultura asociativa en el País Valenciano », *Revista de Antropoligía Social*, 1 (sous presse).

CUCÓ, J. 1992d. « Construyendo identidades : Asociaciones y cuadrillas en España », *III Coloquio Paul Kirchhoff*. México D. F., 9-13 mars (sous presse).

CUCÓ, J., et J. J. PUJADAS, éd. 1990. *Identidades colectivas. Etnicidad y sociabilidad en la península ibérica*. Valencia, Generalitat Valenciana.

DU BOIS, C. 1975. « The Gratuitous Act: An Introduction to the Comparative Study of Friendship Patterns », dans LEYTON : 15-32.

EINSENSTADT, S. N. 1956. « Ritualized Personal Relations », *Man*, 56, 96 : 90-95.

EINSENSTADT, S. N., et L. RONIGER. 1984. *Patrons, Clients and Friends*. Cambridge, Cambridge University Press.

GARCIA FERRANDO, M. 1992a. « La vida familiar de la población valenciana », dans GARCIA FERRANDO, 1992b : 149-178.

GARCIA FERRANDO, M., éd. 1992b. *La Sociedad valenciana de los 90*. Valencia, Edicions Alfons el Magnànim.

GARRET, S. 1989. « Friendship and the Social Order », dans R. PORTER et S. TOMASELLI, éd. *The Dialectics of Friendship*. Londres et New York, Routledge.

GIDDENS, A. 1991. *Modernity and Self-Identity*. Cambridge, Polity Press.

GILMORE, D. 1975. « Friendship in Fuenmayor: Patterns of Integration in a Atomistic Society », *Ethnology*, 14, 4 : 311-324.

GULICK, J. 1973. « An Overview and Approach to the Meaning of Urban Through a Look at a Minimally Urban Place », dans PRESS et SMITH : 61-76.

GURRUCHAGA, A. 1985. *El Código nacionalista vasco*. Barcelone, Anthropos.

HANNERZ, U. 1983. *Explorer la ville*. Paris, Éditions de Minuit.

HOMOBONO, J. I. 1985. « Aisiaren alderdi sozialak/El ocio en la sociedad vasca », dans VVAA. *Euskal Herria. Realidad y proyecto*. San Sebastian, Caja Laboral Popular.

HOMOBONO, J. I. 1990. *Grupos amicales y asociaciones. La sociabilidad en el País Vasco*. V Congreso de Antropoligía española, Granada, 9-13 décembre (inédit).

JERROME, D. 1984. « Good Company : The Sociological Implications of Friendship », *Sociological Review*, 32 : 396-718.

LAZARSFELD, P. F., et R. K. MERTON. 1954. « Friendship as a Social Process: A Substantive and Methodological Analysis », dans M. BERGER, T. ABEL et C. H. PAGE, éd. *Freedom and Control in Modern Society*. New York, Van Nostrand : 18-66.

LEYTON, E., éd. *The Compact. Selected Dimensions of Friendship*. Memorial University of Newfoundland.

LITWAK, E., et I. SZELNYI. 1969. « Primary Group Structures and their Functions: Kin, Neighbours and Friends », *American Sociological Review*, 34 : 465-481.

LOMNITZ, L. 1987. « Las relaciones horizontales y verticales en la estructura urbana de México », dans S. GLANTZ, éd. *La Heterodoxia recuperada. Homenaje a Angel Palerm*. México, FCE : 515-555.

MATTEWS, S. 1986. *Friendship through the Life Course*. Newbury Park, CA, Sage Publications.

MCCALL, G., éd. 1970. *Social Relationships*. Chicago, Aldine.

MITTERAUER, M., et R. SIEDER. 1982. *The European Family: From Patriarchy to Partnership from the Middle Ages to Present*. Oxford, Blackwell.

OTEGUI, R. 1990. *Estrategias e identidad. Un estudio antropológico de la provincia de Teruel*. Teruel, Instituto de Estudios Turolenses.

PAINE, R. 1969. « In Search of Friendship : An Exploratory Analysis in "Middle-class" Culture », *Man*, 4 : 505-524.

PAINE, R. 1975. « Anthropological Approaches to Friendship », dans LEYTON : 1-4.

PÉREZ AGOTE, A. 1987. *El Nacionalismo vasco a la salida del franquismo.* Madrid, CIS.

PITT-RIVERS, J. A. 1968. « Pseudo-Kinship », dans D. SILLS, éd. *International Encyclopedia of the Social Sciences.* New York, Aldine, 8 : 408-413.

PRESS, I., et M. E. SMITH. 1980. « The Development of Anthropological Approaches to the City. Problems of Focus and Definition », dans PRESS et SMITH, éd. : 1-14.

PRESS, I., et M. E. SMITH, éd. 1980. *Urban Places Process.* Londres et New York, MacMillan.

RAMÍREZ GOICOECHEA, E. 1984. « Cuadrillas en el País Vasco : Identidad local y revitalización étnica », *Revista Española de Investigación Sociológica,* 25 : 213-220.

RAMÍREZ GOICOECHEA, E. 1985. « Associations collectives et relations interpersonnelles au Pays basque : ethnicité et revendication culturelle », dans BIDART : 119-128.

RIVAS, A. 1986. *Ritos y valores en el análisis de la identidad en la provincia de Zaragoza.* Zaragoza, Caja de Ahorros de la Inmaculada.

SEGURA, L. 1987. *Percusión e identidad. Aproximación antropológica a nueve comunidades del Bajo Aragón Turolense.* Zaragoza, Caja de Ahorros de la Inmaculada.

UHL, S. 1987. *Friendship and Fealty in Southern Spain.* State University of New York at Stony Brook, Department of Anthropology, Ph.D. Dissertation. UMI, Dissertation Information Service, Michigan, 1991.

UHL, S. 1991. « Forbidden Friends: Cultural Veils of Female Friendship in Andalusia », *American Ethnologist,* 18, 1 : 90-105.

WELLMAN, B. 1992. « Men in Networks : Private Communities, Domestic Friendships », dans P. M. NARDI, éd. *Men's Friendship.* Newbury Park, CA, Sage Publications : 74-114.

WILLMOTT, P. 1987. *Friendship Networks and Social Support.* Londres, Policy Studies Institute.

WOLF, E. R. 1966. « Kinship, Friendship and Patron-Client Relations in Complex Societies », dans M. BANTON, éd. *The Social Anthropology of Complex Societies.* Londres et New York, Tavistock Publications : 1-22.